

Ces jeunes gens qui veulent une vie sans enfants

De plus en plus d'adultes ne se projettent pas dans la parentalité, pour des raisons souvent existentielles

Pauline répond très volontiers à nos questions. Mais, à l'écouter, l'entretien pourrait être le plus express de notre carrière. «*Mon non-désir d'enfant, c'est juste ça : rien. Je n'ai simplement jamais eu cette envie, résume la jeune femme de 23 ans, qui n'a pas souhaité donner son nom de famille. Cela devrait être l'unique justification nécessaire, mais c'est rarement le cas.*» Cette auxiliaire vétérinaire, qui vit en Alsace, sait depuis qu'elle est petite qu'elle ne souhaite pas devenir mère. Ni maintenant ni plus tard.

Comme elle, les jeunes femmes qui ne se projettent pas dans la maternité, si elles l'assument davantage publiquement, sont souvent sommées de s'expliquer, voire sévèrement critiquées. Le cas récent de Salomé Saqué, journaliste à *Blast*, en a été, en octobre 2023, un exemple frappant. Amenée à parler sur France Inter de sa certitude de ne pas vouloir d'enfant, motivée par sa crainte de «*la crise écologique et [de] ses conséquences*», elle a reçu une vague de messages de haine, a été traitée de «*pauvre folle*» ou d'«*égoïste*».

Certains indicateurs laissent à penser que les jeunes sont de plus en plus nombreux à se reconnaître dans ce non-désir de parentalité. En 2022, un sondage IFOP indiquait que 13 % des Françaises âgées de 15 ans et plus préfèrent une vie sans enfants. En 2010, une étude d'ampleur de l'Institut national d'études démographiques (INED) montrait que seulement 4,3 % des femmes et 6,3 % des hommes disaient ne pas désirer d'enfant.

Ces tendances se conjuguent avec une baisse continue de la natalité, qui, imputable à des facteurs multiples, s'observe depuis 2011 – même si le taux de fécondité des Françaises (à 1,8 enfant par femme) reste élevé en Europe. Sur les onze premiers mois de 2023, le nombre de naissances a encore baissé de 6,8 % par rapport à l'année précédente, selon les chiffres de l'Insee, rendus publics le 4 janvier. Mais il y a aussi des récits plus visibles sur les réseaux sociaux : sur TikTok, le hashtag #childfree («*sans enfants*») cumule les milliards de vues.

Pour la dizaine de femmes et d'hommes qui ont témoigné de ce non-désir pour *Le Monde*, les raisons de ne pas s'engager dans la parentalité sont variées. Pour tous ou presque, «*c'est d'abord quelque chose de viscéral, comme peut l'être à l'inverse l'envie de devenir parent. On le sent dans ses tripes*», comme le décrit Séphora Manuel, 28 ans, qui habite dans la commune rurale du Gers où elle a grandi.

Pour cette doctorante en arts plastiques, l'idée de vivre une grossesse a toujours été «*source de grandes angoisses*». Si elle apprécie la présence d'enfants, ayant longtemps donné des cours de karaté à des petits, «*en avoir la responsabilité constante, cela ne [lui] dit rien*». Elle est allée, à l'instar d'une partie des personnes interviewées, jusqu'à réaliser une ligature des trompes à visée contraceptive, et se projette dans d'autres sources d'accomplissement, comme son travail artistique.

Car avant d'être éventuellement modelée par des convictions politiques ou sociétales, comme cela est souvent avancé pour décrire cette jeunesse qui pense une vie sans progéniture, cette décision est «*surtout existentielle*», souligne l'autrice Bettina Zourli, créatrice du compte Je ne veux pas d'enfant et qui publie le 7 février, chez Payot, *Le Temps du choix. Être ou ne pas être mère* (224 pages, 19,50 euros). Dans le sondage IFOP de 2022, les femmes concernées évoquent majoritairement l'«*épanouissement personnel*» ou l'«*envie de rester libre*». Aman-dine (le prénom a été modifié), 27 ans et orthophoniste à Nancy,



ANNA WANDA GOGUSEY

explique ainsi : «*Je trouve déjà difficile d'être pleinement disponible pour soi comme pour ses proches. Alors que quelqu'un dépende de moi toute la vie, cela me paraît écrasant.*»

«*T'as pas peur de servir à rien ?*» Cette question du temps résonne d'autant plus pour les jeunes femmes, conscientes que leur reviendra principalement la charge du soin aux enfants. Une réalité qui n'a pas évolué ces dernières décennies : selon l'Insee, les femmes réalisaient, en 2015, 65 % des tâches parentales et 71 % des corvées domestiques. Ce sont aussi elles qui sont amenées à voir leurs carrières freinées, plus de quatre sur dix réduisant leur temps de travail à l'arrivée du premier enfant (contre un homme sur dix).

Claire Roussel, journaliste de 24 ans, a la certitude depuis l'enfance que, «*tout comme vous me demanderiez si je veux devenir astronaute*», elle n'a aucun élan pour être parent. Mais cela s'est affirmé dans le temps, avec ses lectures féministes et ce qu'elle observait du «*destin*» offert aux mères. «*Quand je vois les femmes de mon entourage ramer, à tout gérer quasiment seules, je me dis que j'ai fait le bon choix*», tranche la Parisienne, même si elle sent que, sur le plan amoureux, cela peut mettre en péril de futures histoires.

Séphora Manuel a pour elle la sérénité d'être en couple depuis

« Dans une société où la norme parentale reste forte, ceux qui s'en écartent sont perçus comme déviants »

MAGALI MAZUY
sociologue et démographe

plusieurs années avec un homme qui, lui non plus, ne veut pas d'enfant. Sur le campus de sa fac, à Toulouse, elle constate qu'avec ses jeunes camarades c'est aussi presque un non-sujet, voire une conviction partagée, à l'image de ce que racontent d'autres jeunes dans leurs cercles amicaux de même génération. «*Mais là où j'habite, à la campagne, j'apparais comme un ovni. Mes ex-camarades de collège ont toutes déjà un ou deux enfants*», relate-t-elle.

«*Dans une société où la norme parentale est encore très forte, les jeunes qui s'en écartent sont perçus comme déviants et rappelés à l'ordre. Surtout les femmes, associées à la parentalité, et supposées incomplètes sans enfants*», observe Magali Mazuy, sociologue et démographe à l'INED. Claire Roussel se souvient de cet ancien ami qui lui a lancé : «*Mais t'as pas peur de ne servir à rien ?*»

Ce jugement posé par la société, certains de nos jeunes témoins l'ont mesuré lorsqu'ils ont pris la décision d'avoir recours à la stérilisation volontaire. Ce fut le cas de Ségolène Dischert, 29 ans, il y a un an et demi. Elle supportait mal les traitements hormonaux et le stérilet. «*Et comme je savais que je ne changerais pas d'avis sur mon non-désir d'enfant, je me demandais pourquoi continuer à m'imposer tout ça. Dans mon entourage, cela a pu perturber : une femme, c'est censé avoir l'instinct maternel.*»

Compliqué surtout pour ceux sans enfants qui cherchent à réaliser cette opération de trouver un praticien, beaucoup étant réticents à la réaliser avant 35 ans. «*Quand j'ai parlé à ma gynéco [d'une ligature des trompes], j'ai senti une réaction de recul. Elle m'a rétorqué froidement que, vu ma situation, personne n'accepterait*», explique Ségolène, qui trouvait un contact par une amie d'amie.

« Précarisation grandissante »

Pour sa vasectomie, une opération qui bloque les canaux permettant la circulation des spermatozoïdes, Arthur Arrighi, strasbourgeois de 28 ans, qui ne voulait plus laisser à ses partenaires féminines la charge de la contraception, raconte aussi être passé par «*un vrai chemin de croix*», avec une dizaine d'urologues contactés. Comme pour beaucoup à propos de ces opérations peu réversibles – mais aussi de manière générale lorsque la question du non-désir est mise sur le tapis –, c'est son jeune âge qui lui a été objecté. «*J'étais donc assez vieux pour avoir un enfant, mais pas assez pour savoir que je n'en voulais pas, ironisait-il. Un spécialiste m'a aussi dit qu'un homme "était fait pour faire des enfants". Forcément, cela va contre l'idée de l'homme enseigneur, supposé perpétuer sa lignée, son sang, et cela dérange.*»

Bettina Zourli constate d'ailleurs que «*la visibilité, des récits*

La vision du futur, liée à la crise climatique, pèse sur les projets d'enfantement

#childfree réveille une offensive pronataliste de sphères situées à la droite de l'échiquier politique, qui s'alarme sur les plateaux télé d'un risque de déclin civilisationnel. Ces réactions vont de pair avec la critique en «*égoïsme*» qui est renvoyée à ces jeunes qui ne veulent pas enfanter, «*comme s'ils se refusaient à faire leur service parental, et en particulier, pour les femmes, leur service maternel à la nation, elles dont on attend qu'elles soient dans le sacrifice et le don de soi*», souligne l'autrice.

Alors même que, observe Magali Mazuy, les conditions matérielles ne sont guère réunies pour que la jeunesse se projette sereinement dans la parentalité. «*La jeune génération fait face à une précarisation grandissante, peine à accéder au logement*», détaille-t-elle. La vision du futur, liée à la crise climatique, pèse sur les projets d'enfantement. «*Il n'est pas exclu qu'en France on se retrouve avec des pénuries d'énergie, d'eau, d'alimentation, une augmentation de la violence, etc. Je ne peux pas prendre la responsabilité de mettre un enfant au monde en sachant qu'il aura à grandir dans ces conditions*», estime Arthur Arrighi.

Auteur de *Seuls les enfants changent le monde* (Seuil, 2023), Jean Birnbaum, journaliste au *Monde*, voit dans cette manière de se détourner de la parentalité le symptôme d'une «*crise de l'espérance*». Pour Bettina Zourli, ce choix d'une vie sans enfants n'a rien d'une perspective désespérée. «*Cela peut être un grand bonheur que de se projeter dans ce type d'existence, de s'autoriser à se dire qu'on n'en a pas besoin pour s'accomplir, explique-t-elle. On voit émerger dans la jeune génération la volonté de réinventer des manières de faire lien et même famille : offrir plus qu'un seul script pour construire nos vies, c'est tout sauf triste.*»

Claire Roussel est de cet avis. «*C'est une source de joie régulière de me dire que je ne vais pas élever d'enfant. Savoir que tous les possibles sont ouverts, que je pourrai partir sur un coup de tête à l'autre bout du monde, même à 35 ou 40 ans*», raconte-t-elle. Ségolène Dischert se sent libérée d'un poids : «*J'ai plein de copines qui, avec l'arrivée des 30 ans, s'inquiètent du fait d'être seules, de voir l'horloge biologique tourner. En m'extrayant de ce jeu, je perds cette pression.*» ■

ALICE RAYBAUD

Le parcours du combattant de la stérilisation volontaire avant 30 ans

C'EST UNE DÉCISION QUI EST PARFOIS REGARDÉE avec circonspection dans l'entourage et jusque dans les cabinets des médecins : celle de jeunes gens qui souhaitent, avant même leurs 30 ans et face à un non-désir d'enfant souvent depuis longtemps chevillé au corps, réaliser une stérilisation volontaire. A 26 ans, Noé Vaccari attend sa vasectomie, une opération qui bloque les canaux permettant la circulation des spermatozoïdes.

Après plusieurs déconvenues auprès de praticiens réticents à accepter l'opération, jugeant l'intéressé trop jeune pour faire ce choix (dans la plupart des cas irréversible), l'homme vivant à Villeurbanne (Rhône) a fini par intégrer la liste d'attente d'un urologue. Un spécialiste qui aurait tout de même préféré qu'il réalise une conservation de sperme, au cas où, ce qui ne disait rien à Noé, certain depuis des années de ne jamais vouloir d'enfant. «*Il faut être tout le temps prêt à dégainer ses arguments*», explique-t-il.

Ces dernières années, le sujet des stérilisations précoces a émergé autour de cette difficulté, dont témoignent de nombreux jeunes, à trouver un praticien enclin à les laisser passer sur le billard avant leurs 30 ans. La stérilisation à visée contraceptive est légale pour tout majeur depuis 2001, mais les médecins ont le droit d'objecter

une clause de conscience – à condition de les diriger vers un autre praticien, ce qui n'est pas toujours respecté.

Pour contourner le problème, Séphora Manuel, qui a réalisé une ligature des trompes à 24 ans, il y a quatre ans, est passée par des groupes Facebook, où circulent les noms des médecins favorables à cet acte chirurgical. «*J'ai eu la chance de pouvoir me déplacer dans une autre ville. Mais cela dit encore beaucoup de la volonté de contrôle sur le corps des femmes*», s'indigne-t-elle.

« Demande grandissante »

Benoît Morin, gynécologue-obstétricien à Strasbourg qui pratique ces actes de stérilisation, sait que son nom apparaît sur certaines de ces listes. Toutefois, les femmes qui viennent à lui sont désormais, la plupart du temps, orientées par des généralistes, des gynécologues médicaux ou des sages-femmes, constate le médecin. Un signe, selon lui, que cette possibilité d'entériner très tôt un non-désir de procréation, et donc de vouloir dans le même temps se débarrasser du poids de la contraception, «*suscite de moins en moins de blocages*».

Chirurgien urologue dans une clinique privée à Lyon, Jonas Wilisch constate une «*demande grandissante*» pour des vasectomies, dans toutes les tranches d'âge.

«*On a une augmentation d'environ 30 % des sollicitations chaque année : le signe d'un désir en progression, mais surtout d'une prise de conscience plus grande que cette solution existe*», observe-t-il.

Le docteur Wilisch est aussi de ceux qui acceptent de faire l'opération à des patients de moins de 30 ans. Il précise que les premières consultations ne se posent pas exactement dans les mêmes termes avec ces derniers que pour «*une personne qui a 45 ans et trois enfants*». Elles consistent à s'assurer que ces jeunes gens aient toutes les clés en main. «*On leur explique ce que cela implique, et ce que ça voudrait dire si jamais ils changent d'avis, sachant que la moyenne d'âge pour un premier enfant est en France autour de 32 ans. Il faut l'avoir en tête, voir avec eux s'il n'est pas possible de penser à d'autres contraceptions, balayer toutes les options envisageables*», détaille Jonas Wilisch.

La loi prévoit une période de quatre mois de réflexion obligatoire après la première consultation. Chez les jeunes femmes qui viennent pour une ligature, «*certaines reviennent plusieurs fois pour affiner leur décision : elles sont loin de le faire sur un coup de tête, complète Benoît Morin. C'est toujours un choix longuement mûri.*» ■